This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

PQ
2643
A323
Z7

CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Rachilde

PAR

ERNEST GAUBERT

BIOGRAPHIE CRITIQUE
ILLUSTRÉE D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE
ET D'UN AUTOGRAPHE
SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7, RUE DE L'EPERON, 7

1907

Digitized by Google

Digitized by Google

D'HUI

E

TION

Digitized by Google

PORTRAIT DE RACHILDE

Digitized by Google

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Rachilde

PAR

ERNEST GAUBERT

BIOGRAPHIE CRITIQUE
ILLUSTRÉE D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE
ET D'UN AUTOGRAPHE
SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7, RUE DE L'EPERON, 7

1907

Digitized by Google

Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires sur Japon impérial et six exemplaires sur Hollande.

Digitized by Google

RACHILDE

> Dieu a fait ce monde pour la guerre... A. DALGEL, cité par JOSEPH DE MAISTRE. (*Considérations sur la France*).

LA crise actuelle de sincérité féminine, cette renaissance du romantisme féminin, pour parler avec Charles Maurras, a trouvé dans Mme Rachilde, sinon l'initiatrice, du moins une sorte de précurseur instinctif. Toute la littérature, plus cérébrale encore que sensuelle, qui fleurit, aujourd'hui, du *Visage Emerveillé* de la comtesse de Noailles aux brefs récits mi-historiques, mi-symboliques de Mlle Renée Vivien, tout ce développement d'imagination violente, parfois artificielle, cette vision purement subjective des actes et des formes, cette morale « dionysienne »,

Digitized by Google

plutôt parallèle que consécutive de Nietzsche, tout cela, Mme Rachilde semble l'avoir prévu. Si elle n'en donna pas les formules, elle en aperçut les limites. Lorsque la critique tracera l'évolution du roman comtemporain, le nom de Rachilde marquera une direction nouvelle, la borne initiale d'une route sinueuse et récente parmi la forêt des idées et des sensations. La première, résolument, avec un geste « Jeune-France » et non sans quelque crainte secrète, Mme Rachilde s'y engagea. Son audace fut d'autant plus remarquée qu'elle en eut moins conscience. Elle apportait une ingénuité sauvage à avouer l'orgueil et la faiblesse de la femme. Elle oubliait qu'elle parlait au nom de toutes, en parlant au nom d'une seule, puisque certains philosophes admettent que la femme ne se manifeste que *collectivement*. C'est le destin de tous les précurseurs d'être mal récompensés de leur effort. Le jeune auteur de *Monsieur Vénus* ne fit point exception. Celui-ci fut, en outre, chargé de tous les péchés de la tribu. Tout autant par la nouveauté de l'attitude que pour le défi malicieux de chaque titre de ses romans, elle s'acquit des rancunes, et se posa comme la jeune prêtresse d'une Isis mystérieuse au sourire ambigu, sur le seuil du Temple qu'avaient fondé les grands poètes maudits de cette époque.

Fidèle au culte de cette beauté hautaine, nue, impérieuse et combative qu'Hellas symbolisait en Artémis, Mme Rachilde devait se fixer la tâche d'écrire le roman de la *Dominatrice*, de l'Eve future

Digitized by Google

qui mène l'homme, non d'après son cœur, mais d'après son rêve, non plus Dalila, mais Hypathie, « la vierge assassinée ». Et si, tout d'abord, elle se laisse influencer par les soucis éphémères du détail naturaliste ou séduire par les décors compliqués, les brutalités d'un Villiers de l'Isle Adam, un goût instinctif de clarté, de sobriété, de style simple lui fera promptement rejeter le manteau romantique de ses débuts.

§

Marguerite Eymery naquit le 11 février 1860 (1), à minuit, dans un milieu familial et un décor dessinés pour le roman. Par sa mère, le futur auteur de *la Princesse des Ténèbres* remontait à Dom Faytos (2), Dominicain et Grand Inquisiteur d'Espagne, qui eut de Maria-Libeira Sandoval un bâtard qu'on fit élever, en Languedoc, sous le nom de François-Marie Feytaud. Ce dernier, devenu tabellion, se fixait en Périgord, et à la suite de son alliance avec une demoiselle Brantôme y posséda d'importants domaines. L'arrière-grand-père de Rachilde, chanoine honoraire de la cathédrale Saint-Front à Périgueux, accepta la constitution civile du clergé, puis, suivant l'exemple de Gobel et Talleyrand, jeta le froc aux orties, se maria, eut trois enfants et mourut après avoir obtenu au barreau une no-

(1) Sous le signe zodiacal du Verseau.
(2) Ou mieux *Fétos*.

Digitized by Google

toriété enviable. Enterré aux frais du peuple, il mérita de voir, gravée sur sa tombe, cette épitaphe : « *A l'avocat des pauvres, le peuple reconnaissant...* » Admiré à la ville, il le fut moins à la campagne, où les paysans le crurent, par son abjuration, transmué en *loup-garou*. Son fils cadet, Urbain Feytaud, journaliste politique et spirite convaincu, eut une fille sentimentale, mélancolique et bonne musicienne qui épousa M. Eymery, officier de fortune de l'Armée d'Afrique, caractère autoritaire et emporté. L'orgueil du soldat espérait un fils ; ce fut une fille pâle et chétive qui vint au monde, par une nuit d'hiver, dans le lugubre décor du *Cros*, vaste domaine de pâturages et de bois entre Château-l'Evêque et Chancelade, à quelques kilomètres de Périgueux. Là, s'étaient retirés les grands-parents de Rachilde, dans une spacieuse maison de maître, sise au fond d'une dépression de terrain, humide, fréquentée du vent, familière des eaux et des roseaux palustres, parmi des bouquets de noisetiers sauvages, de tamaris, de peupliers, tout enlacés de vigne vierge. La rainette et les salamandres y gémissaient sous les fougères. Et c'étaient des vols de pies-grièches et de tourdelles autour des mares où s'argentent des toiles d'araignées multicolores, entre les joncs triangulaires et les aconits pourprés. La bise d'octobre réveillait, sous les chênes, les hurlements de l'ancêtre maléficié. Il y avait un sort sur les récoltes. On croyait voir errer, autour des trois fermes qui dépendaient du Cros, les yeux ardents du loup-

Digitized by Google

garou. Toute une atmosphère d'humidité, de cauchemar, propre aux sabbats, y enveloppa l'enfant craintive et charmée.

Au seuil de la maison où Rachilde venait d'ouvrir les yeux, pour peu de jours, croyait-on, puisqu'une chouette avait chanté cette nuit-là *sur le volet du Nord,* au seuil de la maison, luisait une pièce d'eau grise entourée de saules échevelés. Cette demeure tenait de la Maison Usher, du couvent maudit de Robert-le-Diable et du cloître des alchimistes. Là, on ne pouvait naître que romantique. On devine les premières impressions de la fillette.

Elle courait les garnisons à la suite de ses parents, d'un bout à l'autre de la France, puis venait entre deux étapes se retremper aux sources empoisonnées de la vie de famille, dans ce gîte maléfique du Cros, alors retentissant de conflits d'intérêt et de séances de spiritisme — qu'on retrouvera dans *la Princesse des Ténèbres.* — Entre les divergences de vues du gendre et des beaux-parents, parmi l'hostilité sourde des paysans, la petite Marguerite grandissait un peu à l'abandon, indifférente aux leçons de piano, poussée en sauvageonne, ignorante et toujours bouleversée de songes étranges, silencieuse, farouche et effarouchée.

Cependant, lorque M. Eymery démissionna pour s'adonner à l'exploitation du domaine, on confia l'enfant à une institutrice pieuse et douce qui lui apprit surtout l'Histoire sainte ; mais Rachilde, lisait consciencieusement tous les livres qui lui

Digitized by Google

tombaient sous la main. Elle atteignait sa onzième année, quand elle se mit à raconter tout haut ses rêves singuliers. Déjà elle prenait des notes sur un carnet où elle les retrouve maintenant.

La locomotive s'arrête cinq minutes à Negronde parce qu'elle a bien soif !...

A douze ans elle envoie à un journal de la région, qui la publie, une légende : *la Création de l'Oiseau-Mouche*. C'en était fait désormais du repos de l'enfant et des parents. On voulut la précipiter dans un mariage de raison, on la fiança à quatorze ans, par devant le curé. Elle ne voulut rien entendre et essaya de se noyer dans la pièce d'eau entre les saules. Elle en ressortit, envoûtée par tout le mystère de son désespoir, du site et des ombres entrevues. Dédaigneuse du luxe, de la situation mondaine des siens, elle s'enfonça davantage dans sa volonté d'écrire et de rêver.

Il nous est assez difficile aujourd'hui de comprendre l'inquiétude et l'affaissement des meilleurs esprits aux environs de 1875 ; cette faiblesse qui s'absorbe en de chimériques espoirs et qui, consciente d'elle-même, cherche, au delà des limites de son activité, du réconfort et de l'espérance, se manifesta plus définitive en province qu'à Paris. Dans la vieille demeure où s'enterrait, non sans protestation, cet officier de cavalerie, entre ses grands-parents et sa mère, attristé davantage chaque jour, par le décor morose et solitaire du *Cros*, Mlle Eymery s'abandonna toute entière au démon

Digitized by Google

des rêveries. Les séances de spiritisme se multipliaient. Pour en augmenter l'intérêt, la jeune fille imagina de faire conter à la table tournante les histoires d'un gentilhomme suédois nommé Rachilde. Par quel étrange phénomène cette ingénue violente, qui ne connaissait rien des mœurs et des usages de la Suède au Moyen-Age, reconstitua-t-elle des aventures et un nom si parfaitement plausibles en ce pays ? Il faudrait revenir aux cas les plus curieux du dédoublement de la personnalité que cite Théod. Ribot (1) pour en retrouver l'équivalent. Avec une audace souriante et amusée, elle transcrivait les succès et déboires amoureux, les débauches singulières du héros imaginaire (2). Si elle ne livra jamais au public le roman élaboré par son imagination, elle avait adopté le nom de Rachilde, pour en signer son œuvre.

Depuis longtemps déjà, *l'Echo de la Dordogne*, *l'Union Nontronnaise*, *le Périgord*, *l'Avenir de la Dordogne*, *le Courrier de la Dordogne* publiaient nouvelles, variétés et feuilletons signés de ce pseudonyme rude et simple. Ces premiers essais ne ressemblent guère à l'ordinaire littérature des débutantes. Parodies du tragique à la Ponson du Terrail, il s'y dénonce souvent une curieuse préoccupation de l'au-delà, de la mort, des phénomènes télépathiques, sans arrière-goût de sacrilège ou

(1) *Les Maladies de la Personnalité.*
(2) Hartmann : *Psychologie de l'Inconscient.*

Digitized by Google

du mysticisme. Elle parle du diable sans en avoir peur, elle y croit peut-être mais sans le craindre, ou l'aimer. Elle le considère avec une admiration curieuse. Elle le rencontre se promenant dans les rues de Périgueux et réussit à l'interviewer. En 1877, elle vante déjà, dans les feuilles du Périgord, la peinture de Gustave Moreau, peintre du Sphinx. Ses contes sont pleins de morts, de fées, de chats, de loups, de torrents, d'apparitions fantastiques : *la Fiancée du Fossoyeur, le Filleul de la Lune, Trois contes à Madeleine, le Chat jaune, Un coin d'Enfer, l'Eventail-Squelette,* etc...

Victor Hugo lui cria avec ses applaudissements un « Courage ! Mademoiselle ! » qui l'enorgueillit. Des périodiques de province, elle passa à ceux de la capitale. En juin 1878, *l'Estafette* de Léonce Détroyat commença en feuilleton : *Monsieur de la Nouveauté.*

§

Epigraphié d'une phrase d'Alphonse Karr, *Monsieur de la Nouveauté* fut mis en vente en 1880 par l'éditeur E. Dentu. Arsène Houssaye présentait l'ouvrage au lecteur (1) :

Rachilde a dix-sept ans, on se demandera comment elle a si bien vu le spectacle du monde. C'est encore

(1) Par instants, ce roman sonne (dans le caractère de Rose) comme un écho de *Faust* (scène de l'Eglise, suicide de Chaneau, etc...).

Digitized by Google

là le privilège de la femme de n'avoir pas besoin de traverser les passions pour les connaître. Les jeunes filles qui sont au Sacré-Cœur ont une seconde vue et ne s'étonnent de rien à leur première entrée dans le monde. Elle ont tout deviné. Les hommes, au contraire — hormis ceux qui s'appellent Balzac — ne sont pas des voyants ; il leur faut avoir vécu leur roman pour que leurs romans soient vrais.

Malgré le jugement général des critiques de l'époque et la volonté de l'auteur, ce roman ne participe guère du naturalisme, si ce n'est par sa conclusion pessimiste. C'est une paysannerie plus proche à la fois d'Alphonse Karr et de Paul de Kock que de Zola. Un vieux gentilhomme coureur, une catin amoureuse, des paysans lâches et cupides, un admirable type de garde-chasse qui rappelle ceux de *Sardine-Blanche* de Ponson du Terrail, une chanteuse de café-concert s'y groupent assez curieusement autour du calicot Louis Rainaud, bellâtre, rapidement gâté par son métier. Le plaidoyer présage celui du *Bonheur des Dames* (1), bien que le milieu soit sommairement esquissé et que l'auteur ait négligé le détail au profit de la rapidité de l'action. Peu ou point d'odeur ou des descriptions répugnantes. Le dialogue vif, adroitement mené, allège beaucoup l'intrigue compliquée. *Monsieur de la Nouveauté*, malgré ses défauts de style et d'observation, malgré la naïveté

(1) Le roman de Zola parut en 1883.

Digitized by Google

de la thèse, est intéressant parce qu'il est un des mieux *composés* des romans de Rachilde.

Quatre ans plus tard, l'éditeur belge Brancart lançait *Monsieur Vénus*... Ce fut une pierre jetée dans la mare aux grenouilles littéraires, l'apparition du mouton à cinq pattes ! L'indignation la plus inattendue éclata ! Par delà l'auteur, on injuria la femme, avec toutes les insinuations et tous les sous-entendus que la presse d'alors tolérait et qu'on supporterait difficilement aujourd'hui. Des revers de fortune avaient obligé Rachilde à trouver dans sa copie le moyen de vivre. Henry Fouquier éclatait en imprécations contre l'auteur, « jeune fille de race slave, étrange et belle, ayant les cheveux d'or d'Aphrodite et les yeux verts d'Athéné (*sic*)... ». Paul Marrot, Camille de Sainte-Croix, et quelques autres essayèrent en vain de justifier l'audacieuse enfant terrible. La mode était aux poursuites. A cette époque, le parquet n'eût pas fait la sourde oreille, comme s'en plaignait, hier, le sénateur Bérenger. On a depuis décoré ceux qu'il condamnait. *Chair Molle*, dénoncé par Sarcey, valait une amende et la prison au futur chargé de mission officielle à l'étranger. Après Paul Adam, Maurice de Souilhac, Jean Laroque ! Le parquet de Bruxelles ordonna la saisie de *Monsieur Vénus*, la correspondance de l'éditeur à l'auteur interceptée, on mit sous scellé même les épreuves d'un autre livre *qui n'était pas poursuivi*. Sans mandat, on perquisionna chez Mlle Rachilde, laquelle, ignorante de ses droits, dépourvue d'avo-

Digitized by Google

cat, se laissa par défaut condamner par une chambre correctionnelle de Bruxelles à un an de prison et deux mille francs d'insertions (1). Elle ne fit ni opposition, ni n'interjeta appel, se contentant de ne point traverser la frontière. Etonnée de noter parmi les dix-neuf chefs d'accusation, découverts par le ministère public, celui d'avoir inventé *un vice nouveau*, elle entendit Verlaine lui répliquer :

« — L'inventeur d'un vice nouveau serait le bienfaiteur d'une nouvelle humanité ! Rassurez-vous, petite, vous n'avez rien inventé du tout. »

Certes, elle n'avait rien inventé et on ne l'avait pas comprise, mais elle y gagna d'avoir une légende. Il y a vingt ans, c'était le meilleur moyen d'arriver à la gloire. Elle sourit de cette renommée et dédaigna également de la dissiper ou de l'étendre. Maurice Barrès l'appelait « Mademoiselle Baudelaire » et citait ce jeune bas-bleu, comme une des curiosités de Paris.

On entrait en pleine fièvre symboliste. Les petites revues et les cénacles se multipliaient. De 1885 à 1895, toute une littérature étrange et laborieuse fleurit, d'où sortirent les plus purs et les plus sûrs des maîtres d'aujourd'hui :

(1).. « Elle écrivit... *Monsieur Vénus*, dont la frénésie sensuelle, bien inutile au fond même de cette œuvre, qui ne vaut que par la perversité cérébrale, effraya l'opinion. Seuls un vilain public et quelques gourmets lurent ce volume estampillé de Belgique. Je note que c'est avec *la Faustin* un des romans préférés de ce charmant roi de Bavière qui vient de mourir... » (MAURICE BARRÈS).

Digitized by Google

Ce ne fut naturellement pas ce qu'il y avait de sérieux dans les premières tentatives décadentes qui attira l'attention publique. Elle alla de suite aux singularités parasites, pour s'en exclamer ou s'en indigner (1).

De Mme Rachilde on retint davantage la légende que les livres. On aggrava de racontars dangereux le récit d'une existence indépendante que nul ne protégeait. « Elle vivait irréprochable au milieu de cette boue, escortée d'amis, mais sans un seul amant... » (JEAN LORRAIN, *Une femme par jour.*) Elle était représentée comme une sportwoman émérite, une sorte de Mlle de Maupin tirant le poignard espagnol et le pistolet, affiliée de société secrète. Son portrait figurait en tête des journaux sportifs : l'allure d'un jeune héros de Gustave Aymard avec un soupçon de poudre, rappelant tour à tour cette Angélique de Longueval dont Gérard de Nerval nous rapporte les amours, ou ce Roderick, ce mousse aux boucles blondes et aux pieds trop petits, que Cooper évoque en son *Corsaire Rouge.*

Celle qu'on décorait de ce titre : *Reine des Décadents,* se contentait de hausser les épaules et de travailler avec une hâte fébrile, s'acharnant dans une production imposée et nécessaire, ne voulant rien sacrifier de son audace, « perfectionnant avec un entêtement tout périgourdin ses défauts et ses qualités ». Ce chaste peintre de la perversion

(1) Henri de Régnier, *Poètes d'aujourd'hui et Poésie de demain*, conférence (*Mercure de France*, août 1900).

Digitized by Google

semblait vouloir justifier l'épigraphe antique de Nossis de Locres :

Τὸν πίνακα ξανθᾶς Καλλὼ δόμον εἰς Ἀφροδίτας,
εἰκονα γραφαμένα πάντ' ἀνέθηκεν ἴσαν.
ὡς ἁγανῶς ἔσταταν· ἴδά χάρις αἰλῖκον ἀνθεῖ
χαίρετω· οὔ τίνα γάρ μέμψιν ἔχει Βίοτας (1).

De façon intermittente, — les éditeurs sont pressés et la vie est courte, — elle apparut aux *Hydropathes*, au *Chat Noir*, et en quelques réunions d'artistes. Jean Moréas, Laurent Tailhade, Jean Lorrain, Léo Trézenik, fondateur de *Lutèce*, et quelques autres l'y accompagnaient. De son adolescence hautaine et bourgeoise, elle conservait quelque instinctive défiance — dont elle ne se débarrassa jamais — envers les esthètes et les bohèmes, dont il ne faudrait pourtant pas médire, puisqu'ils ont, après tout, donné un sang nouveau à la poésie. Beaucoup ont succombé, beaucoup étaient médiocres, mais ils avaient la foi. Et ce ne peut être qu'avec un sourire mêlé de pitié et d'admiration qu'il en faut parler. Pour n'être point atteinte de leur faiblesse, Rachilde pratiqua l'hygiène salvatrice du travail. Promptement, elle renonça d'ailleurs à ces parlottes, comme elle avait renoncé aux salons des *bas-bleus*. On la vit encore dans

(1) Kallô, ayant peint une image sur ce panneau l'offrit au temps de la blonde Aphrodite que figure cette image. Que doucement elle y est figurée ! Regarde comme y fleurit sa grâce ! Réjouis-toi, car elle n'a aucun reproche dans sa vie !...

Digitized by Google

les couloirs de l'Œuvre, après le Théâtre d'Art. Une gifle donnée à un conférencier mal avisé qui se permettait de grossières insinuations, en pleine salle des Capucines ; quelques soirées chez Léonide Leblanc perpétuaient pourtant encore, malgré le laps écoulé, la légende de l'Amazone altière et fantasque.

La beauté de Mlle Rachilde était célèbre, beauté hautaine un peu, le teint mat et des yeux vifs, aux lueurs prismatiques dont Samain disait.

> Ses yeux, glacés de vert, ses yeux déjà vus, où ?
> Etangs mystérieux qui hantent les mémoires
> Couvent de l'inconnu sur leurs changeantes moires
> Ses yeux, ses pâles yeux, las d'avoir rêvé tout.

Très gamine, très primesautière elle avait des révoltes brusques, des indignations, un cœur passionné jusqu'à l'injustice et une loyauté de soldat. Elle défendait ses camarades de lettres avec une ardeur et un mépris des conséquences qui ne connaissaient aucune limite.

La Société des gens de lettres la reçut sociétaire de bonne heure sans lui imposer le stage d'adhérent.

En 1889, Mlle Rachilde épousait un jeune critique et romancier déjà connu et estimé des lettrés, M. Alfred Vallette, qui, l'année suivante fondait une jeune revue, parée d'un nom illustre qui durant deux siècles avait consacré les meilleures gloires françaises : *Le Mercure de France*.

Digitized by Google

On connaît la prospérité croissante de ce périodique.

La même année naissait leur fille Gabrielle. La légende de l'amazone s'éteignait au seuil du foyer. L'histoire de Rachilde n'était plus que celle de ses livres.

Suave mari magno....

§

Au lendemain de *Monsieur Vénus*, parurent *les Histoires bêtes pour amuser les enfants d'esprit* (Brissy, 1884), un recueil d'une pureté liliale, d'une philosophie décevante, d'un charme discret, plein de trouvailles précieuses et naïves. *Nono* (Monnier, 1885) commençait la série des héroïnes d'amour et de sang pour laquelle Rachilde marquait déjà une prédilection secrète, « types de femmes à la fois dénuées de sens moral et fortes d'une âme virile, dignes d'admiration, enfin, sinon de mépris.... en de telles œuvres où se lamente un idéal triste.... *se manifestait* un romancier fort de sa conscience seule et de son orgueil aussi » (VICTOR MARGUERITE). *La Virginité de Diane* (Monnier, de Brunhoff et Cie 1886), qui suivit, confirmait cette appréciation du futur auteur de *la Commune*.

La même année, Ralchilde avait soulevé de

Digitized by Google

nouvelles colères avec *la Marquise de Sade* (1) Monnier et Cie, 1887). Il ne s'agissait point ici de la timide et malheureuse épouse du divin Marquis, encore moins des aventures de l'auteur de *Justine*. Certes, le temps viendra où l'on rendra justice au précurseur de Nietzsche que le prisonnier de Miolans se montrait déjà dans *Aline et Valcour*. La morale de Sarmiento — Paul Adam l'a démontré — nous paraîtra fort acceptable après *Zarathoustra*.

(1) La fille du colonel Barbe est une « petite née vieille » ; chérissant passionément sa chatte (dormant avec elle et la prenant toujours contre soi) dans un plaisir de jouer avec ce qui peut la griffer, recherchant tout ce qui grouille sur la terre, nerveuse, sensible à l'orage et à la chaleur, et s'évanouissant à tout propos. D'une sensualité gourmande, elle mange les roses, elle cherche des sensations inconnues : elle a déjà soif d'être aimée, aussitôt exigeante et despote dans son idylle précoce avec un petit jardinier, et elle sait que sa chair d'enfant trouble. Cependant, brutalisée par son père ainsi que l'a été sa mère, sacrifiée à un laideron de frère, en elle se prépare une hostilité instinctive contre l'homme : petite femelle concentrant dès l'enfance toute la haine du mâle ; cette inimitié ira jusqu'au crime, quand elle laisse s'étouffer, non sans plaisir, le frère préféré. Elle a commencé la guerre aux mâles qu'elle méprise pour avoir été élevée au milieu de la bohême libertine et sotte des officiers qui, aux soirs de réception de son père, soucieux d'avancer, la caressent de compliments tandis qu'elle tient salon. Elle a été élevée « dans le rouge » du monde militaire qui « la surexcite et la blesse », et, petite panthère à griffes, elle aime, elle rêve la guerre, qu'elle voit comme une dispute sanglante autour de sa jeune beauté fauve et cambrée ». MARIUS-ARY LEBLOND. *La Société Française sous la Troisième République, d'après les Romanciers contemporains*. Alcan, 1905, in-8.

Digitized by Google

Par le titre, Rachilde se parait là d'un dangereux manteau, d'un Zaïmph peu vénéré qui ne la désigna que plus sûrement aux flèches ennemies. Cette étude psychologique, minutieuse et subtile, perverse et hallucinée, justifia l'acharnement des critiques. Cette physionomie de fillette présage déjà *l'Animale*. Elle avait été précédée de *A mort* (E. Monnier et Cie, 1887), un des meilleurs romans de l'auteur, dont la préface étonna — rien n'eût dû étonner de cet enfant terrible ! — par sa sincérité. Rachilde se racontait avec une franchise qui n'empruntait rien à Jérôme Cardan ou Restif. Elle éclairait son livre de sa propre histoire... « Roman d'une verve endiablée et d'une curieuse imagination, les uns disent dépravée, j'écrirais plus volontiers dépravante » (JEAN LORRAIN). *A mort* nous vaut le type de Berthe Soirés, femme d'un banquier parvenu, « adorable poupée parisienne, rieuse, insouciante, et souriante » et qui meurt d'être vertueuse.

Vinrent ensuite : *le Tiroir de Mimi Corail* (Nouvelles, 1887). — *Mme Adonis* (1888). — *L'Homme Roux* (1888). — *Le Mordu* (1889), avec le curieux enlèvement de la fille d'un éditeur et des tableaux chargés et curieux de mœurs littéraires. — *Minette* (1889).

En 1891, Camille Lemonnier présenta au public *la Sanglante Ironie* (Genonceaux et Cie). Il laissait pressentir des satanismes inédits : « C'est en se fustigeant avec les lanières des coupables désirs qu'elles (*les âmes incroyantes*) goûtent les joies éperdues et se délivrent en des abois qui les égalent

Digitized by Google

presque à la surhumaine douleur des âmes chrétiennes » ; il appelait Rachilde : « cette Agnès doublée d'une princesse de Décaméron ». On ne comprit guère, en général, ce roman symbolique. Seul peut-être Bernard Lazare aima et expliqua, dans le héros du livre, Sylvain d'Hauterac, « l'assassin religieux et métaphysique » :

L'Amour dans *la Sanglante Ironie* symbolise la vie, et longtemps Grangille, l'amoureuse robuste, triomphe, lassant la chair ; mais il suffit que Jeanne, élue par la mort, paraisse, et Sylvain d'Hauterac délaisse Grangille pour prendre sur les lèvres de Mme Siméon les baisers qu'en réalité donne la déesse aimée. Et le jour où Jeanne disparaît, où Grangille veut fuir, pris de fureur contre la vie, l'ennemie Eternelle, Sylvain tue Grangille pour conquérir la mort, heureuse du sacrifice...

Comme ces adeptes du Scheick des Sept-Montagnes qu'enivraient dans les hauts châteaux du Liban ou d'Alamout, en Perse, le haschisch et le gôut du Néant qui délivre, disciple d'Ismaïl farouche, au Sivaïte déterminé, Slyvain d'Hauterac est bien le héros symbolique que devait créer Rachilde. Incarnation d'un Idéal amer, voluptueux et terrible, il n'a pas d'équivalent en notre littérature. A Sylvain d'Hauterac s'oppose la Laure Lordès de *l'Animale* (Simonis Empis, 1893), qui cherche le plaisir et la volupté. Admirablement composé, attachant, simple et tragique, ce roman d'une *amoureuse qui aime l'amour* atteint à toute l'ef-

Digitized by Google

froyable vérité de la vie. Des premiers jeux vicieux de Laure Lordès avec les garçonnets de son âge aux étreintes de Séchard, le clerc de notaire borgne, à la séduction du prêtre, à l'abandon d'Alban, il y a une gradation habile à laquelle les autres livres de Rachilde ne nous avaient point habitués. La mort de l'héroïne aux prises avec un chat enragé est une page célèbre. Sans l'effrayante fatalité qui pèse sur *l'Animale*, fatalité d'instinct, on pourrait apparenter ce volume aux œuvres naturalistes les plus exceptionnelles. Mais j'y vois autre chose, avec la conception catholique de la femme, une sincérité, un aveu de faiblesse, l'enfant des bourgeoisies en décadence,

... Le compagnon peu sûr,
La femme, enfant malade et douze fois impur.

C'est la Lilith moderne qui s'étale victorieuse du mâle et vaincue par son propre désir. *Tota in utero*... Et l'auteur sourit, disant sans doute : La voilà, la femme, celle qui n'est qu'une femme, victime des lâchetés ataviques, avec ses défaites et sa honte et qui n'a pas su vaincre ses sens naïfs ou son hérédité, qui n'a pas su être *perverse*, c'est-à-dire s'évader de son propre devenir, au delà des sens, dominatrice par l'esprit...

L'Animale et la Vierge, la Passive voluptueuse et la Stoïque, elle les opposera, plus tard, l'une à l'autre au cours du *Meneur de Louves*.

Avec *les Hors Nature* (Soc. du Mercure de France,

Digitized by Google

1897) et *la Princesse des Ténèbres* (Calmann-Lévy, 1898), Rachilde retournait au document de pathologie, non qu'elle eût du goût pour les lectures médicales, mais son imagination tourmentée reconstituait des phénomènes et des observations parallèles à celles des Legrand du Saule, des Luys et des Charcot.

La Princesse des Ténèbres, c'est Madeleine Deslandes, la fille d'un bibliothécaire falot, relégué en province avec sa vieille sœur maniaque et spirite, dans une maison qui suinte l'arsenic et le crime, humide et maléficiée. Victime d'un dédoublement de sa personnalité, mariée à un brave homme de docteur et amante du fantôme Hunter, l'héroïne succombe dans une hallucination dramatique. Scientifiquement, le cas n'est pas sans certains rapports avec l'observation de Félida X, notée par le Dr Azam (*Hypnotisme, double conscience et altérations de la personnalité*. Baillière, 1877). On en aura l'explication dans les *Leçons sur les maladies mentales* d'Auguste Voisin (1). Mais l'anarchisme

(1) Cf., à propos du dédoublement de personnalité dans le Rêve, de l'hallucination que présentent certains rêves de Rachilde : *le Rêve*, par Marcel Foucault (Alcan, 1906) chapitre VIII ; — Gley (Dr), *Etudes de Psychologie physiologique et pathologique*, Alcan, 1903). — E. Cullere, *Traité Pratique des maladies mentales*, Baillière, 1887). — Th. Ribot, *Essai sur l'Imagination créatrice*, Alcan, 1907), A propos du cas de nécrophilie de *la Tour d'Amour*, cf. Cullère, passim.

« La notion du *moi* plus particulièrement atteinte, reste suspendue et, alors même que les autres facultés, se réveillant plus ou moins incomplètes, semblent présider aux actes

Digitized by Google

foncier de l'auteur répugne aux déductions scientifiques et elle explique, par instinct antisocial ou par intuition poétique, ce que les savants commentent en longs recueils.

Ce que le document d'ailleurs ne donnera pas, c'est l'atmosphère, l'art de faire accepter au lecteur la situation en lui faisant aimer son effroi. Cela, Rachilde nous le donne, en une langue sobre, une force de couleur et d'image qu'elle n'a jamais dépassée.

Parurent ensuite : *l'Heure sexuelle* (1898) (ce roman et *la Princesse des Ténèbres* sont signés Jean de Chilra), *la Tour d'Amour* (1899), *la Jongleuse* (1900), *Contes et Nouvelles* (1901), *l'Imitation de la Mort* (1903), *le Dessous* (1904), *le Meneur de Louves* (1905).

§

Au théâtre, Mme Rachilde a donné *Volupté* (Comédie Parisienne, joué par M. Paul Franck et Mlle Fanny Zæssinger), *Madame la Mort*, drame cérébral (20 mars 1891, Théâtre d'Art, joué par MM. P. Franck, A. Félix, etc., MM^mes^ Camm et Suzanne Gay), *la Voix du sang*, qui certainement aurait du succès au Grand-Guignol (Théâtre d'Art,

accomplis par le malade, l'être inconscient n'obéit, en réalité, qu'à une activité purement mécanique, née de la dénonciation violente opérée entre les centres perspectifs supérieurs annihilés et les centres secondaires ou moteurs.... MESMET, Rapport sur le Prix Faret à l'Académie de Médecine, 1886 ».

Digitized by Google

10 novembre 1890), *l'Araignée de cristal* (L'Œuvre, joué par Lugné Poe et Mme Berthe Bady). Ce dernier drame est entièrement symbolique et peut se rattacher à la formule Maeterlinck. Un seul, *la Voix du sang*, est du *théâtre*, au sens où l'entendent les gens du métier ; par sa rapidité cruelle, sa vérité de fait-divers, son éternelle vérité humaine, il saisit au cœur. Deux bourgeois, mari et femme, entendent crier « à l'aide ! » dans la rue. Ils vont se coucher, il est tard, le dîner est excellent, la digestion heureuse. Leur fils doit dormir dans sa chambre, qu'importe l'inconnu qu'on assassine ! Quelques aphorismes de bon sens calment leur velléité de descendre au secours de la victime. La porte s'ouvre. C'est leur fils, agonisant, la poitrine trouée. « Le pauvre garçon, dit la bonne, il sortait tous les soirs et moi je n'osais pas vous le dire ! ... »

Madame la Mort reprend une thèse idéaliste d'un symbolisme cher à l'auteur. Il y a trop d'idées dans une telle pièce pour qu'elle convienne à de longues représentations.

§

De cette œuvre touffue, complexe, perverse, de ces peintures de l'étrange et de l'irréel, de cette symphonie d'odeurs et de couleurs, élaborée par un écrivain qui s'avoue impulsif et sensitif, « rejeté hors de lui-même par ses forces intérieures »,

Digitized by Google

le critique difficilement déterminera les tendances et les moyens d'expression.

Cette œuvre très mêlée étonne, en ce sens qu'elle ne correspond guère aux procédés ordinaires des peintres de l'exception et de l'étrange. Ce ne sont point des intellectuels, des êtres d'exception, auxquels elle prête des pensées d'exception. Non, bourgeois, petits rentiers, paysans, propriétaires terriens, fonctionnaires, mondains, etc..., nous coudoyons tous les jours ces héros qui ne sont même pas toujours illuminés à l'approche de ce que les élèves de Moreau de Tours appellent les Frontières de la Folie. On ne peut les confondre avec les détraquées des romans de Lorrain, les beaux cas de clinique des derniers naturalistes. Pas davantage avec les apparitions *(Morella* ou *Ligeïa)* d'Edgar Pöe. Non. Les héros de Rachilde sont parfois des idées, des symboles, comme on disait il y a dix ans — ce qui ne les empêche pas de renfermer leur part de vérité réelle, leur côté d'observation naturaliste (1) et leur valeur documentaire. Ce sont des symboles qui oublient souvent leur mission, pour être de pauvres humanités pitoyables, amoureuses, douleureuses, exaltées, frémissantes. Leur vol d'aigle déchu se débat furieusement contre le destin qui les accable. Ce

(1) Marius-Ary Leblond note même un certain souci d'éducation : « ... c'est ce qui donne à son œuvre, description complaisante de la pourriture bourgeoise, la générosité saine d'un Vallès » (??).

Digitized by Google

qu'ils portent en eux d'infini les tourmente, et la vision idéaliste, qui les apparentait aux créations des poétesses ultra-romantiques d'Outre-Rhin, les ramène, par les dédales que Chateaubriand et Gautier ont parcourus, vers la précision un peu sèche du roman analytique. Ne cherchons point à Mme Rachilde de parrainage étranger, ne parlons ni de Pöe, ni d'Anne Radcliffe, ni de Bettina d'Arnhim. — Théophile Gautier et Villiers de l'Isle-Adam suffisent — ajoutez-y peut-être — mais pour bien peu — un souvenir de Georges Elliot. On peut lui appliquer la phrase célèbre de la Préface des *Fleurs du Mal* :

> Bien qu'on l'ait souvent *accusée* de matérialisme, reproche que la sottise ne manque pas de jeter au talent, *elle* est au contraire douée à un degré éminent du don de *spiritualité*, comme disait Swedenborg (1).

Mais dans ses pires soucis de subtilités, dans ses plus absorbantes recherches d'exceptions, dans ce qu'on appellera encore longtemps ses perversités, elle garde cependant une vigueur qu'on n'était pas habitué de voir en pareilles circonstances, une franchise d'allure, une santé d'écriture, un fond solide de culture et le goût de la clarté qu'il ne faut pas dédaigner et dont Mme Rachilde est redevable à son atavisme gascon (2). Fille de soldat, née sur

(1) Théophile Gautier. Préface des *Fleurs du Mal*, page 31.
(2) Cf., dans *l'Animale* et dans *la Princesse des Ténèbres*, les coins de paysages, les éclaircies de nature. Les théolo-

Digitized by Google

la terre héroïque de la belle humeur et du geste rapide, même aux heures où elle s'accommodait le mieux des influences nordistes et des modes décadentes, elle n'oubliait pas, malgré tout, l'enseignement de sa race et de sa terre. De là, cette virilité nerveuse, ce ton de d'Artagnan et de Chérubin, qui détonne quelquefois au cours d'une page d'apparence obscure et morbide.

En résumé, l'œuvre de Rachilde, sous un aspect d'orfèvrerie bizarre, de sensualité factice, malgré ses décors byzantins, ses affectations de vice, son idéalisme, ses névroses, reste au fond une œuvre toute pleine de violentes passions, d'un symbolsime peu compliqué, d'une valeur satirique considérable, avec beaucoup de sincérité et de pitié — bien que l'auteur se défende de posséder cette vertu — et par là une œuvre *moralisatrice !*

Mme Rachilde déclarait :

— Voulez-vous que je vous dise, moi, en une phrase moins *élevée* ce qu'on peut trouver dans mes romans ?

Quelqu'un qui, passant dans un grand bois, la nuit, chanterait très fort parce qu'il aurait peur. Un auteur timide, hardi comme un lâche, et qui s'effare au moindre bruit du vent... Je ne suis pas une bourgeoise... mais... j'en ai tous les défauts, et cette idée que je fais s'agiter des palmes me cause une indicible terreur (1).

giens n'avaient pas en vain donné au diable l'apparence du faune antique !...

(1) *Anthologie-Revue*, janvier 1901.

Digitized by Google

Mais c'est encore la parole du *Voyage* :

Nous nous embarquerons sur la Mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager...
Entendez-vous ces voix charmantes et funèbres
Qui chantent... « Par ici ! vous qui voulez manger
Le Lotus parfumé, c'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim ;
Venez vous enivrer de cette fièvre étrange,
En cette après-midi qui n'aura pas de fin.

. . . . . .

Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton Electre,
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

Les Hors-Nature, le Démon de l'absurde, l'Heure sexuelle, la Tour d'Amour, la Jongleuse, le Dessous, le Meneur de Louves retentissent de cet écho mêlé à d'autres échos qui crient du fond de la solitude, de l'éternelle solitude et de la nostalgie, solitude du cœur trop grand pour les réalités terrestres, nostalgie de l'au delà, appel sur la grève d'exil où tant d'autres, les sages et les révoltés, n'ont pas même laissé l'empreinte du talon sur le sable infidèle où meurt l'eau successive. Dans cette œuvre, la mer, la lande, la matière changeante et les forces élémentaires vivent, au-dessus des visées humaines, des désirs et des défaites du héros. Le Mathurin Barnabas de *la Tour d'Amour,* les deux frères des *Hors-Nature,* sont en eux-mêmes moins émouvants que la plainte du flot autour du phare, que la silhouette du château dans son apothéose de flammes. Ici, se révèle encore, en dépit du symbolisme de l'auteur, l'empreinte romantique.

Digitized by Google

C'est le procédé des *Travailleurs de la Mer* ou de *l'Homme qui Rit*, qu'Emile Zola devait répéter dans *Germinal* et dans *la Terre*. Cette préoccupation de la vie des pierres et de l'âme de l'eau, cette sollicitude penchée sur la matière, cette vision large, ce panthéisme, c'est ce qui hante Mme Rachilde après Victor Hugo et ce qui la classe parmi les romantiques et a pu la rapprocher un temps des naturalistes qu'elle a tant combattus.

Mais ce qui est bien à elle, ce que seule peut-être des écrivains d'aujourd'hui elle possède, c'es une nervosité exquise, une absence perpétuelle de vulgarité, une vivacité un peu papillonnante qui l'éloigne sans cesse du détail trivial, une complète aristocratie de la sensibilité, quelque chose de naïf, de brutal — c'est-à-dire de guerrier — puisque cette naïveté et cette force proviennent d'un grand fond de générosité. C'est dire aussi son mépris du poncif social.

Toute l'œuvre de Mme Rachilde glorifie la conquérante ; elle a créé la première ces types de *femmes nietzschéennes* dont on nous accable maintenant et qui ont eu pour ancêtre Mlle de Maupin. De la Raoule de Vénérande de *M. Vénus* à la Basine du *Meneur de Louves*, c'est toujours le développement du même caractère, le même dédain pour l'Animale. Cela vous explique qu'elle se soit refusée à écrire des romans d'adultère et qu'elle ait choisi des amoureux d'exception et non pour étonner ou pour étaler ses lectures médicales. Surtout dans ses derniers romans ses personnages sont

Digitized by Google

plus près de l'évocation biblique que du manuel de pathologie nerveuse. Vous les retrouverez dans les récits des voyageurs, les cartes légendaires, les symboliques mythiques en même temps que dans Moreau de Tours.

C'est un cas *nécrophilie* sans doute que celui des Barnabas de la *Tour d'Amour*. Mais c'est encore le vampire des magies noires (1). Remarquez comme l'auteur a dédaigné les détails scientifiques, la génèse morbide de sa névrose. Non ! C'est un marin qui écouta le mauvais conseil de la solitude et de de la nuit, la voix artificieuse des sirènes. Il a bu le philtre empoisonné des vents. Je ne sais pourquoi, mais j'ai songé, plutôt qu'aux exploits du Sergent Bertrand ou d'Ardisson, à ces appels de démons qui marquent, dans *les Martyrs*, l'union d'Eudore à Velléda.

Le romancier demeure poète (2). Etait-il d'ailleurs possible de ramener le roman symboliste à la conception ordinaire du prosateur ? Je ne le crois pas. La trouble aventure des *Hors-Nature* le démontre irréfutablement.

Cette sorte de réplique, si l'on peut dire, de *Ren* n'a pas ce fumet spécial que d'autres mettront plus tard en de pareilles intrigues. Toute la fureur triste

(1) Cf. l'article *Vampire* dans l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne tome XLIX, page 785, et Wilhem Neubrig., *Rerum Anglœ.*, livre V, chap. XXII.

(2) Le conte de *la Panthère* est un vrai poème en prose. Mme Rachilde n'a jamais composé de vers.

Digitized by Google

de l'antique daïmon survit en ce conte. C'est le seul des livres de Rachilde où le fatalisme, le mal du siècle, comme encore un certain libertinage à la Mérimée, s'allient pour former un ensemble douloureux, plus poignant peut-être de ce qu'on y devine que de ce qu'on y lit. Car, comme dans l'œuvre totale de Mme Rachilde, il n'y a que le titre de fortement accusateur. Hors Nature, ceux-ci encore le sont davantage par leur cerveau que par leurs sens. Malades de l'imagination, assoiffés d'infini mieux que de voluptés coupables, il peuvent répéter le rubaiyat d'Omar Khagyam :

Le ciel n'est que la vision du désir atteint, l'enfer que l'ombre d'une âme qui brûle, jetée sur les ténèbres hors desquelles nous sommes si récemment émergés, avec lesquelles nous serons si vite confondus.

Le Dessous, cette histoire d'amour parmi les épandages de la Seine, est encore, entre tant d'antithèses romantiques, une nouvelle preuve du goût de Rachilde pour le décors d'exception. *Les Vendanges de Sodome ;* l'inquiétude de deux enfants qui jouent près d'un étang où dort une noyée dans *Volupté*, leur sensibilité nuancée infiniment et trop précoce ; l'épisode du Sabbat des chats dans *l'Animale* ; la scène du vase dans la *Jongleuse* : toutes ces pages d'un intérêt crispé, d'une fébrilité qui se complaît dans ses malaises, donnent au lecteur une impression sans parallèles jusqu'à présent. Cependant cette émotion est toujours d'ordre intellec-

Digitized by Google

tuel. C'est un jeu cérébral et parfaitement esthétique. Pourquoi donc les professeurs ne les recommanderaient-ils pas?

§

Un conte sur la peste de Florence, entre autres pages, permettait de prévoir la force d'évocation historique de Rachilde. *Le Meneur de Louves*, net et sobre récit, prose musclée et rapide, indique comme une application nouvelle de cette intelligence et de cette sensibilité.

Entièrement, hors un surplus de couleur et de vie, ce roman pourrait se placer à la suite de l'histoire de Mérovig dans *les Récits des Temps mérovingiens* d'Augustin Thierry. Mme Rachilde a suivi la méthode récente des Funck-Brentano et des Lenôtre. Elle a fait « un roman de l'histoire », comme on dit aujourd'hui. Elle est restée fidèle à la vérité documentaire, répudiant la théorie de Jouy, si longtemps suivie par les découpeurs de la vie du passé (1).

Le roi Hilpérik, auquel Mme Rachilde garde le nom classique de Chilpéric, avait eu, en 564, de sa femme Audowère, une fille, Hildeswinde. A propos du baptême de cette enfant, grâce à la four-

(1) « L'erreur consacrée par la tradition doit être préférée à la vérité incontestable.., » etc. Jouy, *Œuvres complètes*. Préface de *Bélisaire*. Paris, 1823.

Digitized by Google

berie de Frédégonde et à sa propre simplicité d'esprit, Audowère fut répudiée, exilée dans un monastère « où quinze ans plus tard elle fut mise à mort par les ordres de son ancienne servante (1). »

Frédégonde ne se satisfit pas de cette assassinat ; elle était alors au déclin de sa force, mère dont les enfants venaient d'expirer, marâtre qui avait arraché à la lâcheté de Chilpéric la condamnation du dernier fils d'Audowère : Chlodowig ; elle obtint qu'on lui abandonnât la jeune Hildeswinde, qui fut violée (2), vit ses biens confisqués et et fut enfermée à Poitiers, dans le monastère de Radegonde.

Mme Rachilde a lu Grégoire de Tours, et autour des faits brièvement rapportés par l'évêque elle a — avec un art de composition supérieur à celui de ses autres ouvrages — soufflé la vie.

Harog, le berger du roi, meneur de chiens, une nuit qu'il veillait sous les toits de la villa royale de Chelles, a vu la scène du viol, la princesse nue livrée aux jeunes serviteurs de la reine, et dans l'ombre, attentive, louve embusquée, Frédégonde, qui, soulevant d'une main la portière de cuir, se réjouit au spectacle de cette honte. Puis lorsque Harog et son farouche compagnon Ragnacaire quittent le palais pour regagner la forêt, on leur confie la princesse afin qu'ils la conduisent

(1) Augustin Thierry, *Réc. des Temps Mér.*, I, 307.

(2) Gregor. Turoniensis. *Hist. Franc.*, lib. V, cap. XL... « *delusa a pueris reginæ* ».

Digitized by Google

au couvent. Désormais, la vision de cette nuit hantera pour toujours l'esprit de Harog ; nouvel Actéon, il suivra désormais, amoureux et soumis, le sillage de la malheureuse et hautaine Hildeswinde qu'on appelle — à tort — Basine (*la bonne*). La fille de Chilpérik ne s'inclinera pas jusqu'au meneur de louves. Malgré la souillure initiale de sa puberté, elle gardera l'attitude d'une vestale. Puis, lorsque sa cousine Chrodielde et elle se révolteront contre l'abbesse, appelant à leur secours Harog, Ragnacaire et leurs amis, et se lanceront avec eux dans la plus audacieuse aventure, nous verrons toujours Basine, dédaigneuse de l'hommage des mâles, et toujours adorée de Harog, ne lui cédant jamais, passer comme une apparition d'Artémis cruelle sur la forêt ou parmi les ardeurs de l'orage, indifférente à tout ce qui n'est pas son orgueil. S'opposant à Basine, la fille de Haribert, Chrodielde, « urne d'amour », qui semble surtout aimer la guerre à cause des guerriers et qu'on rencontre sans cesse pâmée entre des bras robustes, emplit de sa beauté les épisodes principaux de ce roman, singulièrement vivant et précis, qui présente tout l'intérêt d'une chronique du temps et qui, par l'exactitude de la reconstitution, contenterait M. Maurice Maindron lui-même ! ...

Nous avions un court feuilleton de Dumas, *le Meneur de Loups,* conte fantastique hâtivement écrit, mais non sans verve. Voici *le Meneur de Louves,* document historique. Cependant, consi-

Digitized by Google

dérez que ce volume contient sa part de vérité éternelle et symbolique, s'il renferme des *types* plus nombreux que les autres romans de Mme Rachilde (l'eunuque Soriel, Chidéric-le-Saxon, l'abbesse Leubovère, l'évêque Marovée, la recluse).

§

Il convenait d'insister sur le *Meneur de Louves*, dont les principaux personnages semblent l'aboutissement des principaux héros déjà rencontrés dans l'œuvre de Mme Rachilde. Eliante Donalger de la *Jongleuse*, Raoule de Vénerande ne sont point sans parenté avec Basine, ni le gardien du phare avec Ragnacaire, et dans Chrodielde revit *l'Animale.*

Apologie de la Force et la Volonté, l'œuvre de Mme Rachilde, qui vint trop tôt, se trouve aujourd'hui complètement d'accord avec les tendances générales de l'élite. Celle qui créa la première le type de la *vierge forte* et celui de *l'animale* dans le roman moderne ne devrait point être oublié, pour son influence.

La fécondité et la personnalité littéraire de Rachilde, l'art à la fois subtil et viril de ses romans, de ses contes, de son théâtre, lui assurent une place importante. Cette place, il semble que par coquetterie féminine et par une sorte de respect pour les grands calomniés qu'elle admira, elle ait refusé de la prendre alors qu'elle y avait tant de droits.

Digitized by Google

§

Le style de Mme Rachilde est rapide, très nuancé. Ce seul souci de nuances, parfois excessif, mène alors l'auteur à des phrases, chargées d'incidentes. C'est l'exception. Généralement le tableau est bref, mêlant le détail psychologique à la description des décors :

Devant le perron d'honneur du château, il fut presque écrasé par sa massivité. Il eut un froid aux moelles, de ce froid bizarre dont on ne peut se garer en présence de très grandes choses mortes.

Sous ses pieds, de larges ornières se déroulaient, allant du perron à la grille du parc, lointain, comme un portique d'apothéose, de larges ornières toutes moussues témoignant que les dernières voitures passées, singulièrement lourdes et lentes, roulaient certainement bien loin de la maison.

La pelouse, en coupe de velours où ne trempait plus aucune fleur, les immenses terrasses vides et mornes, les grandes fenêtres béantes, ouvrant des bouches édentées pour aspirer le soleil, les perrons gris de lichens indiquaient la négligence des valets, une espèce de défi jeté aux pauvres : on était si fort, en cet endroit, qu'on ne craignait plus de se laisser aborder familièrement et de paraître rustique.

Il monta, son bâton à la main, sa casquette sur les yeux, la mine mauvaise. Assis sur une marche du perron, un vieillard mal vêtu taillait un très petit rosier dans un pot. Autour de lui, échelonnés, d'autres pots : des giroflées communes, un souci pâle, une jacinthe

Digitized by Google

blanche, toute mince, tardive, poussée à l'intérieur, l'aspect d'une fillette maigre en chemise. — *Le Grand Repas des Ombres*, Contes, p. 34.

Elle savait la grosseur extrême de certains soleils et la maigreur très ridicule de certaines victimes, les attentes anxieuses sous l'œil mauvais de la lune qui vous lance perfidement à la poursuite d'une ombre de gibier toujours de plus en plus fuyante.

De ces chasses malheureuses, elle avait gardé un instinct de guerrier pauvre et ne demandait qu'une part modeste pour ne pas éprouver de vertiges en cet autre monde béni où les carnassiers, devenus les frères de l'homme, semblaient conviés à des festins solennels. — *La Panthère*. Contes, p. 219.

Ce soir-là, un étrange coucher de soleil empourprait l'horizon. Le haut de la colline rocheuse se nimbait d'un diadème de cirrus roses, et au centre de ce diadème, juste au-dessus de la pierre plate, un puits de ciel bleu pâle s'ouvrait, en clarté d'eau prête à inonder la ville. Sur la route, sur les bois, sur la prairie, des nués sombres, colorées çà et là de jaune soufre, plombées par des teintes d'un gris sinistre, s'étendaient avec des allures mauvaise et dévoratrices. Une chaleur de forge montait de soupiraux inconnus qui devaient percer d'outre en outre la terre déjà si cruellement crevassée par la sécheresse. Les noisetiers du jardin, les peupliers de la route, la haie de sureaux bordant la prairie, jusqu'aux touffes de menthe sauvage, prenaient une immobilité fantômale. — *La Princesse des Ténèbres*, p. 108.

Ou de claires images :

Dans une coupe bleue nageait très haut la croix du monastère, vision lointaine. Un frisson agitait les arbres. Des oiseaux chantaient. Le soleil ne franchis-

Digitized by Google

sait pas encore le seuil du bois prolongé en puits de nuit devant le berger, mais on sentait poindre le jour dans les sombres voûtes ; c'était çà et là comme des fissures d'où la lumière suintait en gouttes d'or. — *Le Meneur de Louves*, page 174.

Toute nue, très jeune, très blanche, si blanche que la lumière pâle de lune semblait ne luire que sur elle, cette femme agitait frénétiquement la tête, s'efforçant de dénouer la tresse de ses cheveux qui pendaient, entre ses deux petits seins ronds, comme une grosse vipère jaune séparant deux fruits... — *Ibidem*, p. 17.

Des subtilités :

Cette fille ne pleurait pas, voilà pourquoi ses regards verts contenaient un poison mortel. Ses larmes retombaient sur elle pour empoisonner son sang et celui des hommes... *Ibidem*, p. 48.

Un art très discret, une ironie contenue, parfois une indignation courageuse, un enthousiasme fervent, tels sont les éléments qui se trouvent au fond de presque toutes ses phrases, qui leur donnent cette originalité absolue, qui les font si différentes de la prose des autres. Le style de Mme Rachilde a les qualités dont elle aime tant à parer ses héroïnes, la force, la netteté, la sobriété, la vivacité.

§

Joseph de Maistre s'indignait contre le poète qui prétend :

Le donne son venute in excellenza
Di ciascun'arte ove hanno posto cura.

Digitized by Google

Aujourd'hui nous donnerions tort à l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Mais lui, approuverait cependant la morale de Mme Rachilde, lui, qui a déclaré, depuis longtemps, « que le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout... ».

Cette loi de l'universelle et perpétuelle lutte des âmes et des cœurs, elle emplit les 20 à 25 volumes écrits par Mme Rachilde. C'est une œuvre de sang et de rêve (1), mais c'est aussi une œuvre de santé et de force, de santé qui se continue, de force qui s'affirme davantage à chaque nouveau livre, plus consciente d'elle-même, plus simple aussi et plus directe dans ses manifestations.

Certes, si quelque obscurité se mêlait à ses premiers essais, si quelque folie érotique ou sadique s'y accusait, surtout par manque de métier, elle a depuis déployé l'art nécessaire qui marque la santé de l'observateur ou du poète. Ce n'était pas sans danger qu'elle se pencha sur tant de fleurs empoisonnées, son originalité a été d'en revenir « avec la couronne que met la peste au front de ses rares vainqueurs ». Et elle peut répondre avec Chamfort à ceux qui la blâmeront du choix de ses sujets que « les caractères vigoureux se reposent dans l'extrême ».

ERNEST GAUBERT.

(1) « ... Mme Rachilde, extraordinaire romancier lyrique qui n'est pas encore à sa vraie place dans l'admiration... » CATULLE MENDÈS, *Rapport sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900*, p. 152.

Digitized by Google

Digitized by Google

« Je suis convaincue que l'on peut ce que l'on veut et on doit pouvoir rester chaste par l'unique puissance de sa volonté. Le bon n'existe pas : il faut le faire. Il y a la terre et l'eau, pour les avilir l'une et l'autre en nous salissant nous même il faut que nous marchions car les actes normaux sont toujours avilissants.

Non, je n'entends pas l'amour comme un besoin charnel ou un vice mais bien comme une religion, la Religion. Dieu ou Diable !... Inutiles paroles quand on songe qu'on porte tout en son propre coeur, seul tabernacle dont on possède vraiment la clé ! J'aime l'amour pour l'Amour et me demeure fidèle parce que j'ai fait de la Nature le décor de ma volonté. Je suis hors de la Nature, au dessus d'elle, désormais, comme celui qui la peut changer selon ses personnelles conceptions, la rendre l'artifice. »

Mentor de Bertzen, dans les Hors-Nature.

Rachilde

AUTOGRAPHE DE RACHILDE

Digitized by Google

Digitized by Google

« Je suis convaincu que l'on peut ce que l'on veut et on doit pouvoir rester chaste par l'unique puissance de sa volonté. Le bien n'existe pas : il faut le faire. Il y a la terre et l'eau, pour les avoir l'une et l'autre en nous salissant nous même il faut que nous marchions car les actes normaux sont toujours avilissants.

Non, je n'entends pas l'amour comme un besoin charnel ou un vice mais bien comme une religion, la Religion. Dieu ou Diable !.. Inutiles paroles quand on songe qu'on porte tout en son propre coeur, seul tabernacle dont on possède vraiment la clé ! J'aime l'amour pour l'Amour et me demeure fidèle parce que j'ai fait de la Nature le décor de ma volonté. Je suis hors de la Nature, au dessus d'elle, désormais, comme celui qui la peut changer selon ses personnelles conceptions, la rendre l'artifice. »

Baronne de Bertzen, dans les Hors-Nature.

Rachilde

AUTOGRAPHE DE RACHILDE

Digitized by Google

Digitized by Google

OPINIONS

D'Albert Samain.

A RACHILDE

(Sonnet inédit)

Ses yeux glacés de vert, ses yeux déjà vus, où ?...
Etangs mystérieux, qui hantent les mémoires
Couvent de l'inconnu sous leurs changeantes moires,
Ses yeux, ses pâles yeux, las d'avoir rêvé tout.

Charmeuse du serpent qui s'enroule à son cou,
Dans les serres du mal pour d'atroces grimoires
Elle cueille à minuit des tubéreuses noires
Dont le parfum charnel brise comme un vin fou....

Le chat énigmatique enfermé dans la femme
Rôde à pas de velours dans sa chair, dans son âme,
Et, fauve enlangouré, s'étire dans son cœur.

Son cœur tendre et barbare, aux hôtes éphémères,
Où trône, inviolé, hors du Présent vainqueur,
Son éternel Amour sauvage des Chimères.

Digitized by Google

De M. Remy de Gourmont :

« ... Si l'*Animale* est le livre le plus singulier de Rachilde (quoique pas le plus équivoque) le *Démon de l'Absurde* est le meilleur, j'ajouterais volontiers, non pour le seul plaisir de me contredire et d'annihiler la vertu des précédentes pages, que ce recueil de contes et d'imaginations dialoguées affirme un effort réalisé de véritable sincérité artistique. Des pages comme la *Panthère* ou les *Vendanges de Sodome* montrent qu'une femme peut avoir des phases de virilite, écrire, à telle heure, sans le souci des coquetteries obligées ou des attitudes coutumières, faire de l'art avec rien qu'une idée et des mots, créer. »

(*Livre des Masques,* tome 1er)

De M. Victor Margueritte :

Ce qu'il est intéressant de remarquer c'est la prédilection de Mlle Rachilde pour ces types de femmes, à la fois dénués de sens moral et fortes d'une âme virile, dignes d'admiration, enfin, sinon de mépris. L'auteur de *Monsieur Vénus* vient d'affirmer encore, dans son dernier roman sa puissante originalité et nous sommes de ceux qu'intéressant de telles œuvres où se lamente un Idéal triste.

Un artiste d'ailleurs, romancier ou poète, ne doit-il point marcher, d'un pas ferme, droit vers un but qu'il ignore, trop souvent, hélas ! mais qu'ils pressent, sans s'inquiéter de ce qu'il peut soulever autour de lui de fausses interprétations, fort de sa conscience seule et son orgueil aussi.

Digitized by Google

De M. Maurice Barrès :

Cette petite fille, née Périgourdine, se révéla à mesure qu'elle croissait en âge, lunatique, un peu maigre, généreuse et triste pleine d'étranges ardeurs. Elle étonnait ses parents les plus doux du monde ; elle scandalisait tout le Périgord.

Généreuse, toute de premier mouvement, pas pliante le moins du monde, mais si maladroite dans ses raideurs subites qu'elle étonne, fait rire et ne blesse guère....

Dans l'œuvre étrange de Rachilde on ne trouve sans doute rien de grossier ; mais cette jeune fille fut toujours d'une parfaite inconvenance....

Cette psychologie maladive, infiniment intéressante, ces cas d'exception sont dans la fine tradition qui va de *Joseph Delorme* aux *Fleurs du Mal*.... Elle est dans le véritable esprit de Baudelaire qui voulait réagir contre le matérialisme de Gautier d'où sortaient déjà parnassiens et réalistes, et contre tout le superficiel du romantisme....

(*Les Chroniques, février 1887.*)

De M. Laurent Tailhade :

On était grandement ruskinien, et préraphaélite, et boticellesque, et décadent et quatrocentiste, lorsque Rachilde fit jouer pour la première fois *Madame la Mort* au théâtre de l'Œuvre et briser par Lugne Poë le miroir visionnaire de l'*Araignée de Cristal*. Les

Digitized by Google

femmes de ce temps-là portaient leurs cheveux en oreilles de basset. Les esthètes, coiffés comme les figurines de Guiberti ou de Donatello, enroulaient un bandeau florentin sur des plastrons ambitieux, au point qu'il était malaisé de discerner si le noir des encolures provenait du satin de leur cravate ou de la crasse de leur peau. On jurait par Ibsen et par le symbolisme. On parlait scandinave, aléoute ou bas-breton.

Rachilde fit entrer dans la ménagerie polaire sa belle humeur périgourdine, déduisant sur le mode léger les inventions atroces ou libertines que lui suggère un esprit entiché d'épouvante regardant comme un signe d'aristocratie les vices hors nature et les amours polysexués. Car on est pervers avec stupeur chez les professionnelles de la littérature scandaleuse.

Ce serait passer pour un sot que de vouloir dégager une idée centrale, une vue d'ensemble dans le joli chatoiement des étoffes luxurieures que l'auteur de la *Panthère* chiffonne d'une main experte à ces sortes de jeux. Il faut lire les contes de Rachilde. On y trouvera de l'Hoffmann, de l'Edgar Poë, du Sade même et du Crébillon fils. On y trouvera surtout l'humour alerte et bienvenu d'un romancier qui montre que, pour une femme de lettres, il vaut mieux avoir les ongles roses et le rire spirituel que le bas bleu crotté des Muses d'autrefois.

(*Le Français, 21 février 1901.*)

De M. André Beaunier :

Déraisonnable, hâtif et singulièrement mélangé de toutes sortes de choses bonnes ou mauvaises, presque au hasard, le style de Rachilde a des défauts qu'il se-

Digitized by Google

rait facile d'énumérer. Mais il est extraordinaire ! Je ne sais guère d'écrivains plus particulièrement doués de qualités plus éclatantes, plus étranges, plus merveilleuses, et plus déconcertantes. Cette œuvre est tout à fait dénuée de méthode, et de critique, et de goût peut-être. Mais une prodigieuse imagination s'y révèle, imagination verbale, imagination d'idées, presque un cauchemar, une hallucination continue de formes, de couleurs, de sons, de passages somptueux, sinistres, charmants, chimériques, une fantasmagorie sans cesse renouvelée, où des symboles apparaissent, grandissent, et s'évanouissent et renaissent, où la réalité s'illumine prestigieusement d'éclairs soudains, où des visions se dressent, inquiétantes et tumultueuses... La lune : « Dominatrice, impérieuse, ouverte en rond comme un puits d'or, aspirant tous les aromes et tous les souffles, elle avance, un peu de travers, titubant d'une énorme ivresse tranquille, elle hume des choses ou des êtres dont les multiples vies, s'étouffant, font ce silence mortel qui frappe de vertige... » Les fleurs : « Si les citrons et les oranges manquaient, il y avait les roses jaunes ! Si les grenades, les melons, les pastèques n'arrivaient pas à mûrir, il y avait les roses pourpres, les roses rouges, les roses roses ! Et si le vin d'Asti ne coulait point à flots, cette année de malheur, on humait sa mousse pétillante et suave dans l'arome délicat de très petites roses blanches, dont les boutons craquaient, sous la dent, comme de simples noisettes ! » Toute cette nouvelle, *Le Mortis*, est admirable. C'est Florence, en ruines, dévastée, que les roses et toutes les fleurs ont envahie. Et le comte Sébastiani Ceccaldo, l'épée à la main, taillant les lierres, coupant les lianes, se fraye un chemin dans la frénétique luxuriance des végétations, et

Digitized by Google

meurt empoisonné de l'excessif parfum des fleurs... Il y a, je crois, des qualités géniales dans ce talent désordonné.

(*Revue Bleue, 16 février 1901.*)

De M. Octave Uzanne :

Qu'est donc la littérature? Si nous le savions déjà, le nouveau volume de Mme Rachilde : *Contes et Nouvelles suivis du Théâtre* nous l'apprendrait bientôt : la littérature est un art. Et c'est si bien un art qu'il semblerait que Mme Rachilde ne se tolère point de licences (nous entendons de celles grammaticales) et que chacune des phrases de ses descriptions et de ses dialogues soit polie avec une minutie soigneuse.

Mme Rachilde appartient, autant par le genre des influences qui l'ont formée que par celui des écoles où elle passa, à cette classe d'écrivains bien particuliers, bien originaux, qui ne sont ni très nettement idéalistes, ni très nettement naturalistes. Par l'osé de certaines phrases, la rudesse de certaines scènes, elle ressemble fort à ces vieux chroniqueurs du temps du seigneur Brantôme, « qui ne craignaient rien écrire » et, par l'affinement des phrases, le souci qu'elle a d'étonner, de surprendre, de « faire » étrange et effrayant, elle se relie à ces nobles esprits de l'au-delà et de l'inconnu, à ces grands écrivains pour qui rien ne demeure caché, pas même le mystère, et qu'on nomme Edgard Poë et Villiers de l'Isle-Adam.

Sans doute, l'emploi du mélodrame est un moyen que repoussent les plumes difficiles. Mais le mélodrame comme l'entend Mme Rachilde n'est pas tout à

Digitized by Google

fait le même que celui dont MM. Decourcelle et Sardou font usage. Et de la beauté, une grande beauté se dégage de ces pages frémissantes.

De M. Adolphe Retté :

En général, il faut se méfier énormément des femmes qui écrivent. Ces « chaussettes bleues, » comme les appelait Barbey d'Aurevilly, soit qu'elles se livrent à un sentimentalisme larmoyant, soit qu'elles affectent des allures tapageuses, prennent avec le style des libertés que le bon goût réprouve. D'autres, pareilles à des gosses mal élevés, s'amusent à lâcher d'énormes obscénités. Mais Mme Rachilde possède cette vertu précieuse qu'elle n'est pas bas-bleu pour un liard. Les tenants du verbe doivent saluer en elle un frère d'armes. Elle a du style — un style bien à elle, fougueux parfois et parfois alangui, paré d'épithètes significatives. Sa phrase nerveuse cingle comme un coup de fouet ou caresse comme rudement une langue de chat. On sait d'elle des paysages de mer, de villes, de campagne d'une puissance d'évocation tout admirable. Quant aux sujets qu'elle traite de préférence... dame, il est évident qu'ils ne sont pas faits pour servir à l'éducation des jeunes filles. Elle aime à aimer à décrire, par le menu, des cas passionnels fort épineux ; elle campe debout des personnages travaillés d'étranges perversités. Si vous placez ses livres dans votre bibliothèque, ayez soin que ce soit sous six clefs.

Pour moi j'aimerais mieux un peu moins de faisan-

Digitized by Google

dage si je ne pensais qu'aux écrivains du talent de Mme Rachilde on peut concéder le privilège d'égratigner quelque fois la morale.

(*La Meuse, 13 février 1905.*)

De M. Gustave Kahn :

Mme Rachilde est un écrivain de valeur. Après quelques romans et nouvelles médiocres, elle s'est relevée d'un vigoureux effort à des fictions très romantiquement développées sur un fond de réalité exceptionnelle ou de vraisemblance rare. L'idée fondamentale est souvent rèche et âpre, elle est développée toujours avec brio, et les curieuses notations féminines alternent avec quelque chose de mieux, avec des divinations sur le fond animal du bipède pensant et aimant, qui sont souvent fort belles. De courts poèmes en prose comme la *Panthère* donnent l'essence de ce talent robuste et félin.

(*La Revue, 1er avril 1901.*)

De M. Alfred Jarry :

Le monde entier, je crois, tient dans les nouvelles de Rachilde. Comptons : un chien, des prêtres, des ombres, un empereur, un dieu, la lune, la peste, des roses, du sang, des grenouilles, des miroirs, un château, un juif, une montagne, un maudit, du vin, Sodome, une prostituée, un revenant, une panthère, le soleil et de l'amour.

C'est une espèce de danse macabre, où, comme

Digitized by Google

dans toute danse macabre, se faufile un peu de joie moqueuse, ainsi qu'un bouton d'habit dans un tronc d'église ; et la transition se fait toute naturelle au théâtre où ce grouillement de figures se déverse pour broder le voile de la Mort, debout sur un fond de soleil ou de sang, ce qui est à peu près la même chose. Mais il y a mieux que le Monde dans ces nouvelles, parce que c'est quelqu'un qui sait le voir qui nous présente le Monde, du même geste que son camelot nous vend le soleil ! un monde qui n'a pas servi, et qu'on peut avoir l'illusion qui soit fait exprès pour nous : *une hostie ovale*.

Il y a au moins un chef-d'œuvre, dans ce livre qui est fait de plusieurs livres ; et comme il se trouve à la fin, la lecture précédente donne pourtant le droit d'être difficile : c'est le deuxième acte de *Madame la Mort*. Le P. Brumoy écrivait dans son Théâtre des Grecs : « Ce personnage est masculin dans le grec... J'ai cru qu'il valait mieux lui donner sa signification naturelle, quoique le nom français de *mort* soit féminin. *Cela ne change point le jeu ni la qualité du personnage...* » Bon P. Brumoy ! Il n'y avait qu'un tragique femme qui pût comprendre et exprimer que la Mort, de par le voile qui nous la masque, est une femme, et qu'il n'y aurait jamais de suicides si ce n'étaient pas des crimes d'amour : se tuer, c'est pour quelques-uns le meilleur moyen en leur pouvoir de perpétuer l'espèce humaine.

(*Revue Blanche, décembre 1900.*)

De MM. Marius-Ary Leblond :

Rachilde n'a guère analysé de petits garçons ; pour elle, l'enfant, c'est surtout la femme, qui est, elle-

Digitized by Google

même, l'enfant malade et impure de Vigny, et elle nous la montre presque toujours « née avec le germe du mal » ; « elle était la faute même », ajoute-t-elle, ou bien encore elle l'appelle d'un terme cher à Baudelaire : ange des ténèbres. On retrouve évidemment ici, par l'intermédiaire des meilleures et des pires influences littéraires, la conception catholique de la femme, l'Ève condamnée au péché, de la diabolique telle qu'elle effrayait et attirait Barbey. Mais Rachilde, toujours inspirée à travers son anarchisme d'un souci d'éducation qui prime même son goût du réalisme pour ce qu'il a de pittoresque, a voulu expliquer par des motifs humains cette prédestination vicieuse de l'enfant (et c'est ce qui donne à son œuvre, description complaisante de la pourriture bourgeoise), la générosité saine d'un Vallès : cette prédestination n'est pas une fatalité divine mais atavique : les enfants naissent généralement de la luxure froide des bourgeois, gens de métiers sédentaires et mécaniques, alourdis et congestionnés. Ils ont par là des tempéraments d'hystériques et les parents ne se soucient point de remédier à la sensualité de l'âge ingrat par un régime de discipline et de tendresse. En somme, dans ses romans, c'est l'enfant détraquée des vieilles civilisations, oisives et militaristes, autoritaires et anarchiques.

En somme le réalisme, à mesure qu'il se développe et vieillit, que ses procédés et son pessimisme foncier s'adoucissent, qu'il fait appel à la psychologie minutieuse pour se renouveler, s'intéresse de plus en plus à l'enfant ; il voit plus distinctement en lui sous l'apparence présente qui l'attirait jadis presque exclusivement, ce qu'il sera, la « puissance » d'un être. Mais, avant de se rajeunir et se renouveler, le réalisme fut, comme l'impressionnisme en peinture, un art, phéno-

Digitized by Google

méniste : il exprima la nature telle qu'elle se montre, il photographia ses « apparences » successives, *il fit des tableaux* de la réalité. On comprend que, l'enfance, étant l'âge où les formes sont les plus instables et éphémères, lui fut le plus difficile à peindre ; et c'est ce qui est sensible chez un Zola ou un Maupassant.

(La Société Française sous la troisième République, un vol. Alcan. 1905).

De M. Louis Dumur :

Le fait est que la perversité de Mme Rachilde est un exemple unique en littérature. On a vu des femmes chastes, des femmes légères, des femmes superficielles, des femmes pédantes, des femmes sentimentales, des femmes terribles, des femmes mystiques, des femmes athées, mais on n'avait pas encore vu de femme perverse.

Et en constatant cette chose principale, je n'entends donner à Mme Rachilde ni un éloge, ni un blâme. S'il y avait lieu de faire montre de mon sentiment, j'inclinerais certainement à louer. Et cela pour deux raisons. D'abord, la nouveauté est toujours louable ; ensuite, les femmes étant généralement fort peu aptes à dire des choses sensées et naturelles, il y a beaucoup plus de chance qu'elles fassent preuve de talent dans le domaine de la fantaisie : or la perversité n'est-elle pas éminemment fantaisiste ?

Mais qu'est-ce que la perversité littéraire ?

Je ne parle pas de l'autre, de la simple perversité, celle qu'ont toutes les femmes, même les moins extraordinaires, et que tout le monde connaît.

Qui dit perversité dit déformation. Être pervers en

Digitized by Google

littérature, c'est déformer les impressions au point de leur faire rendre autre chose que ce qu'elles sont en réalité. Cette définition exige un développement et une distinction. Voici d'abord la distinction. Il faut se garder d'étendre la perversité jusqu'au symbole. La perversité n'est nullement une interprétation des impressions ; elle ne va pas jusqu'à l'idée ; elle ne déforme pas avec le projet de signifier ou d'abstraire ; déformer n'est point pour elle un moyen d'atteindre quelque sphère supérieure ou chimérique, mais c'est un but : elle déforme sans autre raison que celle d'obéir à sa nature vicieuse, elle déforme parce qu'elle déforme et pour déformer. Et voici le développement. La déformation opérée par la perversité consiste à faire des impressions une source illicite de plaisir ou de souffrance, à changer le mode normal de leurs vibrations, à y mettre un frisson qu'elles n'ont pas, ou un frisson différent de celui qu'elles ont. Perverties, les impressions deviennent étranges et malades ; elles ne sont plus le phénomène d'un monde concordant, quelque tragique ou quelque comique qu'il apparaisse d'ailleurs ; l'âme qui les reçoit ne peut être que le jouet d'une intarissable illusion. La perversité crée à la fois le mensonge et la fantasmagorie. Il n'y a plus ni vérité réelle ni vérité idéale : il ne reste que le capricieux relatif.

Mais à ce compte-là, tout artiste, étant un déformateur, serait un pervers ?

Qu'on ne s'y trompe pas.

Mme Rachilde est restée femme, et elle fait de la littérature. Elle n'a point voulu, en abordant les lettres, se mettre à copier le modèle viril. Elle s'est donnée comme elle était : femme, et par conséquent perverse. Et elle est franchement, complètement, grandement,

Digitized by Google

magnifiquement perverse. Elle ne simule ni la chasteté, ni la gauloiserie, ni la poésie, ni l'amour, ni la philosophie, ni la religion, ni aucune de ces choses créées par l'homme. Elle est seulement perverse. Elle a, enfin, apporté au monde le livre pervers. Nous l'attendions, qu'il soit le bienvenu !

(*La Plume.*)

De M. Francis de Miomandre :

Beaucoup d'écrivains peuvent revendiquer leur habileté de composition, leurs artifices, leur puissance verbale, leur ingéniosité d'analyse. Rachilde a d'autres qualités qui valent celles-là, qui peuvent toutes les remplacer. Ce sont celles de l'instinct, qu'aucun travail ne donne, qu'il faut être racé littérairement pour avoir. Rien ne les détruit.

Il est vrai que leur présence reste longtemps ignorée des foules et qu'on les confond avec tout, sauf avec elles-mêmes. On préfère éperdûment se suspendre aux hypothèses de perversité, de sadisme, de bizarrerie, d'étrangeté plutôt que d'y voir, tout simplement, de l'intuition. Mais, un jour ou l'autre, il faut en revenir à la vérité et que la tradition retrouve les siens.

Il faudra bien qu'un jour on reconnaisse que l'*Animal* est un livre admirable, que la *Tour d'amour* est une réussite d'assimilation presque géniale, que les *Hors-nature* sont un véritable poème, avec des élans fous de lyrisme, et que dans la *Sanglante Ironie* passe le frisson de la Mort, toujours plus vibrant, plus violent, plus irrésistible.

Digitized by Google

Quand on a signé ces quatre livres, et tant d'autres, et son théâtre, et tant de nouvelles d'une ironie d'idéaliste si féroce, on peut revendiquer le droit d'occuper, parmi les préférences littéraires des délicats, une place à part au milieu de tous les écrivains qui ont chéri la volonté, la délivrance de l'âme, le rêve et la mort.

(*L'Art Moderne*, *29 mars 1903*.)

De M. Camille Mauclair :

« Il faut savoir gré à Rachilde de concevoir la luxure très intelligente. Car une vertu ne peut exister pour nous que si elle contente à la fois notre raison et notre instinct, en les glorifiant l'un par l'autre : et je soutiens vraiment que la luxure est une vertu, dès qu'on l'aime. C'est pour cela précisément que ses fervents ne peuvent que haïr la vénalité, sans l'excuser même, selon la pliante convention des mœurs contemporains, car le sentiment jaillit d'un sacerdoce profané. Nous sommes les prostitués à l'attouchement de la nature, et, s'abandonner au ciel étoilé est une sensation aussi aiguë pour l'artiste que, pour une femme, se dédier à un désireur de la chair. Rachilde modela son livre avec lucidité en appelant l'*Animale*, de ce beau nom révélateur de la candide et instinctive nature, cette figure de belle sensuelle, née de l'exaspération d'un placide couple provincial, acharné à l'érotisme pour forcer sa stérilité. »

(*Mercure de France*, *mai 1893*.)

Digitized by Google

De M. Pierre Quillard :

Aussi violemment antichrétienne que possible, elle apparaît comme une jeune barbare ingénue et cruelle qui renverse élégamment, au cours de ses jeux enfantins, quelques simulacres vénérables ; elle n'y met point de malignité, mais les dieux s'effondrent en attitudes navrantes et ridicules de pantins, et la candeur de la triomphatrice instinctive se manifeste si bravement que nos lèvres, habituées maintenant à déformer le sens de tous les mots, crieraient presque à la perversité et à l'infamie..... Je préférerais dire, au lieu de perversité et d'infamie, retour à la nature, négation de la loi religieuse et sociale.....

(*Mercure de France, déc. 1893.*)

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

L'Exposition sans Chemise, lanterne périgourdine hebdomadaire (10 centimes), Bureaux : Café du Théâtre, Périgueux, 25 mai, 25 juin 1880, 5 fascicules in-8°, de 16 ou de 8 pages sous couverture (les deux premiers en autographie). — **Monsieur de la nouveauté**, avec une préface d'Arsène Houssaye. Paris, E. Dentu. 1880, in-18. — **La Femme du 199e** [Régiment], fantaisie militaire. Périgueux, Imprimerie Dupont, 1881, in-18, couverture illustrée et six gravures hors texte. — **Monsieur Vénus**, roman matérialiste (par Rachilde et Francis Talman (1), Bruxelles, Auguste Brancart, 1884, in-18. Réimpressions : *Monsieur Vénus*, etc. (éd. précédée d'une préface non signée). Bruxelles, A. Brancart, 1884, in-18 ; *Monsieur Vénus*. Préface de Maurice Barrès, Paris, Félix Brossier, 1889, in-18 (2), couverture illustrée (il existe des exemplaires sous couverture non illustrée) ; *Monsieur Vénus*, préface de Maurice Barrès. Paris, L. Genonceaux, 1902, in-18. (couverture ilustrée par E. Grasset, portraits de l'auteur en frontispice).

(1) La collaboration de Francis Talman s'est effectuée par l'introduction du chapitre VII (pp. 92 à 94) qui ne se trouve dans aucune des éditions postérieures à celles de Bruxelles.

(2) Cette édition est précédée d'une note de l'éditeur, dont nous avons extrait ces lignes : « ... Mlle Rachilde reste, aujourd'hui, seul auteur de *Monsieur Vénus*, c'est-à-dire que nous donnons au public, une édition allégée d'un chapitre et de quelques lignes intercalés par une ancienne collaboration ».

Digitized by Google

— **Histoires bêtes pour amuser les petits enfants d'esprit.** 35 illustrations par Max. Paris, René Brissy, s. d. (1884), in-4°. — **Queue de poisson,** Bruxelles, Auguste Brancart, 1885, plaq. in-18. — **Nono.** roman de mœurs contemporaines. Paris, Ed. Monnier, 1885, in-18, couv. illustrée par Orazi, offrant dans un médaillon le portrait de l'auteur. (Réimp. : *Nono*, nouv. édition. Paris, Félix Brossier, 1890, in-18 ; il existe de cette dernière des exemplaires portant la marque : Paris, L. Genonceaux, 1890, in-18). — **La Virginité de Diane,** illustr. de L. Galice. Paris, Ed. Monnier, de Brunhoff, 1886, in-18, couververture de Joseph Roy. — **A Mort,** Frontispices et têtes de chapitre de Lunel, culs-de-lampe de Stein. Paris, Ed. Monnier, 1886, in-18, couverture illustrée par E. Grasset. — **La Marquise de Sade.** Frontispices de Lunel, têtes de chapitres de F. Fau, culs-de-lampe de Stein. Paris, Ed. Monnier et Cie, 1887, in-18. Couverture illustrée par E. Grasset (1). (Réimpr. *La Marquise de Sade*, nouv. éd. Paris, Alphonse Piaget, 1888, in-18. — **Le Tiroir de Mimi Corail.** Couverture illustrée. Tête de chapitre en cul de lampe [Paris], 1887, in-18. — **Madame Adonis.** Paris, Ed. Monnier, 1888, in-18. Couverture illustrée par Louis Galice. — **Les Oubliés. L'Homme Roux.** [*Suivi de la Fille de Neige*], Paris, Librairie illustrée, s. d. (1889), in-18. — **Le Mordu,** *mœurs littéraires*. Paris, Félix Brossier, 1889, in-18. — **Minette,** Paris, Librairie Française et internationale, 1889, in-18. — **La Sanglante ironie.** Préface de Camille Lemonnier, 1891, in-18. Couverture illustrée par C. Binet (Il existe des exemplaires avec le titre et la couverture portant la marque : Soc. du « Mercure de France », 1902, in-18). — **Théâtre** (*Madame la Mort. Le Vendeur de Soleil. La Voix du Sang*), avec un dessin inédit de Paul Gauguin et une préface de l'auteur. Paris, Albert Savine, 1891, in-12. (Réimpr. : *Contes et nouvelles, suivis du Théâtre*. Paris, Soc. du « Mer-

(1) Cette couverture est la même que celle de *A Mort*.

Digitized by Google

cure de France » 1900, in-18). — **L'Animale**. Paris, H. Simonis Empis, 1893, in-18. — **Le Démon de l'Absurde** [contes et nouvelles] avec reproduction autographe de 12 pages du manuscrit. Préface de Marcel Schwob. Portrait de l'auteur par François Guiguet. Paris, Ed. du « Mercure de France », 1894, in-12. Réimp. : *Le Démon de l'Absurde*, nouv. éd., etc. Paris, Ed. du « Mercure de France », 1895, in-12 ; Voyez en outre : *Contes et Nouvelles*, Paris, Soc. du « Mercure de France », 1900, in-18. — **La Princesse des ténèbres** (par Jean de Chilra), Paris, Calmann Levy, 1896, in-18. — **Les hors nature**, *Mœurs contemporaines*. Paris, Soc. du « Mercure de France », 1897, in-18. — **L'heure sexuelle**. Paris, Soc. du « Mercure de France », 1898, in-18. — **La Tour d'amour** ; Paris, Soc. du « Mercure de France », s. d. (1899), in-18, — **La Jongleuse**, Paris, Soc. du « Mercure de France », 1900, in-18. — **Contes et Nouvelles**, suivis du Théâtre (*Le Démon de l'Absurde*, *Madame la mort*, *Le Vendeur de Soleil*, *La Voix du Sang*). Paris, Soc. du « Mercure de France », 1900, in-18. — **L'Imitation de la Mort**, nouvelles (*L'Imitation de la mort ; Le Cœur du Moulin* ; *Le Tout au Ciel* ; *La Fille du Louvetier*). Paris, Soc. du « Mercure de France », 1903, in-18. — **Le Dessous**. Paris, Soc. du « Mercure de France », 1904, in-18. — **Le Meneur de Louves**. Paris, Soc. du « Mercure de France », 1905, in-18.

PRÉFACE

Le Jardin des Ronces, de F.-A. Cazals, Paris, E. de la Plume, 1903, in-8°.

PÉRIODIQUES

L'Echo de la Dordogne (1873-1880), articles, nombreuses nouvelles et petits romans. — **Le Périgord** (août 1878). *Un séjour à Bade, fragment de journal*. — **L'Union**

Digitized by Google

Nontronnaise. L'Avenir de la Dordogne. Le Courrier de la Dordogne. Journal de Nice. Courrier de Bretagne. L'Indépendant d'Indre-et-Loire (1877-1880). — **L'Estafette** (1878-1881. — **L'Artiste** (1878-1879). — **L'Ecole des Femmes**, 1881. — **Le Père Duchêne** ; **L'Opinion**, journal du soir, Courrier mondain et nouvelles (1881-1883). — **La Chronique Parisienne. L'Echo. Le Henri IV. La Vie Populaire. L'Etat. Paris-Bébé** (1885-1888). — **La Presse** (direction Georges Niel) (1888-1889). — **Le Scapin. Le Capitan** (1888-1889). — **Fin de Siècle** (1891-1900). — **Revue Blanche** (1897). — **La Province Nouvelle** (Auxerre). **Mercure de France** 1891-1906, nombreux articles et critique des Romans. — **L'Art Moderne**, Bruxelles (1903).

Indépendamment de sa collaboration à de nombreux périodiques, on doit encore à Rachilde plusieurs romans publiés en feuilleton et non recueillis en librairie. Savoir : **Fidelium.** (Echo de la Dordogne 1871) ; **Héala**, (Echo de la Dordogne 1878) ; **Madame de Sangdieu**. (Union Nontronaise, 1878) ; **La Dame des Bois** (L'Ecole des Femmes, Paris, 1880) ; **La Cloche Sainte Catherine** (Union Nontronaise, 1882) etc...

A CONSULTER :

Maurice Barrès ; *Mademoiselle Baudelaire*. Les Chroniques, février 1887. — **Léon Bloy** : *Mon journal...*, (1896-1900). Paris, Soc. du « Mercure de France », 1904, in-18, pp. 108-109 et ss. — **Eugène Demolder** : *Les Contes de Rachilde* : L'Art Moderne (Bruxelles). 12 mai 1901. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du « Mercure de France », 1898, in-18. — **Marius Ary Leblond** : *La Société française sous la troisième République, d'après les romanciers contemporains*. Paris, Alcan, 1905, in-8°. — **Camille Lemonnier** : *Une Préface*. Mercure de France, février 1891 (Préface de la *Sanglante Ironie*,

Digitized by Google

de Rachilde). — **Camille Mauclair** : *Eloge de la Luxure*. « Mercure de France », mai 1893. — **Francis de Miomandre** : *Rachilde, Princesse des Ténèbres*. Art moderne (Bruxelles), 29 mars 1903, et fasc. suiv. — **Jacques Morland** : *Enquête sur l'Influence allemande* (*Cf. Mme Rachilde*). Soc. du « Mercure de France », 1903, in-18. — **Pierre Quillard** : *Rachilde*. Mercure de France, décembre 1893. — **Rachilde** : *L'Heure Sexuelle par Jean de Chilra*. « Mercure de France », juin 1898. — **Jules Renard** ; *Rachilde* (*Portraits du Prochain siècle*. Paris, E. Girard, 1894, in-18). — **Adolphe Retté** : *Le Symbolisme*. Paris, Messein, 1905, in-18. — **Marcel Schwob** : Voy. *Préface* au *Démon de l'absurde*. Paris. Ed. du « Mercure de France », 1894, in-18. — **Charles Vellay et Georges Le Cardonnel** : *La Litterature contemporaine. Opinions des écrivains de ce temps*. Paris, Soc. du « Mercure de France ». 1905, in-18.

Voir en outre les articles consacrés à Rachilde par André Beaunier (*Revue Bleue*, 16 févr. 1901) ; Alfred Jarry (*Revue Blanche*, déc. 1900) ; Gustave Kahn (*La Revue*, 1er avril 1901) ; Adolphe Retté, *La Meuse*, 13 févr. 1905) ; Laurent Tailhade (*Le Français*, 21 févr. 1901) etc...

ICONOGRAPHIE

Mme Ad. van Bever (Marg. de la Quintinie) : *Miniature*, 1897. (Exposé au Salon des Artistes Français, de 1897). — **F. A. Cazals** : *Portrait Charge*, 1889, appart. à l'artiste. — **Fix Masseau** : *Medaillon*, plâtre, 1893, app. à Mme A. Vallette). — **Guiguet** : *Dessin au crayon* app. à Mme A. Vallette) ; reproduction hors texte dans le *Démon de l'Absurde*, de Rachilde (Paris, Ed. « du Mercure de France », 1894, in-12). — **F. Vallotton** : *Masque*, reproduit dans le *Livre des masques*, de Remy de Gourmont (Paris, Soc. du « Mercure de France », 1897, in-18).

AD. B.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Texte

Rachilde par *Ernest Gaubert*. 3

Opinions :

D'Albert Samain (Sonnet inédit). 43
De R. de Gourmont 44
De Victor Margueritte. 44
De M. Barrès 45
De Laurent Tailhade 45
D'André Beaunier. 46
D'O. Uzanne 48
D'A. Retté 49
De G. Kahn 50
D'A. Jarry. 50
De M. A. Leblond. 51
De Louis Dumur 53
De F. de Miomandre. 55
De C. Mauclair. 56
De P. Quillard. 57
Bibliographie par Ad. van Bever 58

Illustrations :

Portrait frontispice par Mme Ad. van Bever.
Autographe. 41

Vu[illegible] — Imprimerie [illegible]

Digitized by Google

Les Célébrités d'Aujourd'hui

COLLECTION DE BIOGRAPHIES CONTEMPORAINES

BIOGRAPHIES PARUES

Paul Adam, par MARCEL BATILLIAT.
Octave Mirbeau, par EDMOND PILON.
Rémy de Gourmont, par PIERRE DE QUERLON.
Frédéric Nietzsche, par HENRI ALBERT.
Maurice Donnay, par ROGER LE BRUN.
Jules Lemaître, par E. SANSOT-ORLAND.
Judith Gautier, par RÉMY DE GOURMONT.
Camille Lemonnier, par LÉON BAZALGETTE.
Emile Faguet, par ALPHONSE SÉCHÉ.
Anatole France, par ROGER LE BRUN.
Henri de Régnier, par PAUL LÉAUTAUD.
Alfred Capus, par EDOUARD QUET.
Willy, par HENRI ALBERT.
Paul Bourget, par GEORGES GRAPPE.
Péladan, par RENÉ-GEORGES AUBRUN.
Pierre Louÿs, par ERNEST GAUBERT.
Maurice Maeterlinck, par AD. VAN BEVER.
Marcel Prévost, par JULES BERTAUT.
F. Brunetière, par R.-L. RICHARD.
François de Curel, par ROGER LE BRUN.
Jean Moréas, par JEAN DE GOURMONT.
Jean Lorrain, par ERNEST GAUBERT.
Paul et Victor Margueritte, par EDMOND PILON.
Henry Houssaye, par LOUIS SONOLET.
Camille Mauclair, par JEAN AUBRY.
Edouard Rod, par FIRMIN ROZ.
Georges Clemenceau, par MAURICE LE BLOND.
François Coppée, par ERNEST GAUBERT.
Henry Bordeaux, par AMÉDÉE BRITSCH.
Georges Courteline, par ROGER LE BRUN.
Jules Claretie, par GEORGES GRAPPE.
Emile Verhaeren, par LÉON BAGALGETTE.
Léo Claretie, par PETRUS DUREL.
Maurice Barrès, par RENÉ GILLOIN.
Rachilde, par ERNEST GAUBERT.

Prix de chaque biographie. . . . 1 franc.

En Vente Dans les Principales Librairies

Digitized by Google